Document généré le 5 juin 2025 09:41

XYZ. La revue de la nouvelle

Tableaux d'une exposition

Michel de Celles

Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2717ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

de Celles, M. (1990). Tableaux d'une exposition. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 55–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tableaux d'une exposition

Michel de Celles

La métropole neutralisée depuis deux jours, sa victoire sur le pays voisin était complète.

Le général-président voulait toutefois montrer son haut fait d'armes au reste du monde, en même temps que donner la preuve de son génie civilisateur. N'avait-il pas étudié à l'étranger dans de vénérables universités, appris là les leçons de l'Histoire, goûté les chefs-d'œuvre de la culture ? Les autres continents le verraient donc prendre possession de la ville par une visite au plus prestigieux des édifices épargnés, dans une cérémonie à l'image de sa gloire, de sa science et de son raffinement.

L'orchestre amené de l'arrière attaqua une marche solennelle dès que le vainqueur en uniforme d'apparat descendit de sa voiture blindée, au pied de l'escalier monumental. Pour d'évidentes raisons, on n'apercevait pas le moindre curieux, mais les médias nationaux (de sa contrée) s'affairaient pour tout enregistrer. Un jeune officier l'attendait avec déférence; spécialiste de l'art, celui-ci lui ferait apprécier d'un œil avisé les œuvres les plus remarquables à l'intérieur. Ils gravirent avec aisance les degrés en direction des grandes portes, accompagnés d'un caméraman silencieux, d'un reporter discret et de la musique qu'exécuterait durant la tournée un petit groupe d'instrumentistes détachés de l'ensemble. Dès le hall d'entrée, l'esthète admira un instant le spectacle offert à sa vue, une ample composition où le réalisme du décor architectural le disputait au naturel des personnages — saisis comme sur le vif durant leurs occupations quotidiennes —, avant de poursuivre avec son guide vers des ouvrages plus significatifs.

On les apercevait nombreux dès le premier corridor. Son cicerone l'arrêta dans l'embrasure d'une pièce de dimension moyenne, les journalistes s'effacèrent, les musiciens entreprirent de jouer un mélodieux andante, afin qu'il pût y contempler la scène exposée: une mère au sourire lumineux, figé, allaitant son nourrisson sous les yeux exorbités d'émerveillement du père putatif, « nativité » digne d'un quattrocentiste par sa touchante humanité. Le cortège se remit en branle au son d'une allègre variation sur l'air de la marche initiale. Plus loin, le groupe s'immobilisa pour permettre à l'éclectique conquérant de détailler de

multiples figures dans un réfectoire, leurs gestes esquissés sans afféterie, les costumes colorés aux drapés frustes, l'épaisse vaisselle, les couverts hétéroclites, une perspective qui rappelait certain banquet flamand. Parcourant une longue galerie aux glaces salies, on tomba sur des infirmes et des mutilés que n'aurait pas reniés Goya; dans un autre pavillon, il lorgna quelques odalisques sagement étendues parmi des coussins et de mols oreillers, derrière des rideaux entrouverts; et toujours, entre ces arrêts agrémentés de morceaux en harmonie avec le sujet, la promenade musicale au tempo tantôt guilleret tantôt martial, l'expert qui discourt et s'efforce de faire valoir sa science auprès du maître, la suite des gens de service qui accomplissent comme prescrit leurs tâches professionnelles, de manière imperturbable. Naturellement, c'est l'immense tableau qu'on avait réservé pour la fin qui lui parut le plus beau, le plus convaincant, une véritable « leçon d'anatomie » à la Rembrandt: scalpel en main, mi-penché sur le corps ouvert, mi-tourné vers les internes attentifs dans les gradins, le chirurgien semblait avoir été fixé pour l'éternité dans une attitude d'indifférence face à la mort. Quant à lui, l'esprit en paix après avoir rempli son devoir de chef d'État, l'âme gonflée en outre d'un noble sentiment de joie esthétique, il retournerait maintenant au palais dans sa capitale, content de cette journée passée (par anticipation) sous les regards de l'univers. L'orchestre entier fit éclater le thème célèbre avec une puissance renouvelée lorsqu'il se présenta à la sortie, au sommet des marches à descendre.

Une dernière fois, au moment de remonter dans la voiture présidentielle, il toisa fièrement le fronton de l'imposant hôpital.

Dans les rues que prit le convoi au retour, la troupe ramassait les derniers cadavres, la plupart dans des poses étonnamment authentiques. Quelle propreté, se réjouit-il, quelle efficacité tactique, par leur action instantanée, possèdent nos nouveaux gaz paralysants !

Michel de Celles a étudié la physique à Québec et à Paris. Il est administrateur au ministère de l'Éducation à Montréal. Il a publié des articles de recherche dans les revues spécialisées et des nouvelles dans les revues *Possibles*, *Liberté*, *Écrits du Canada français*, *Moebius*, *Canadian Fiction Magazine* et *XYZ*.